

Un conte dit par un idiot

William Faulkner

par Gérard JOULIÉ, Lausanne

A partir de la fin du Moyen Age, toute la mysticité protestante du Nord de l'Europe, terre équivoque et stagnante dans laquelle s'enfoncent les racines de ce qui allait plus tard devenir la religiosité américaine, était nourrie, encadrée, contrôlée par des sociétés secrètes de Simples et Esprit. La religion devint simpliste et violente, extrême et démoniaque. Les ailes de Lucifer offusquèrent celles de la Colombe et le monde et les âmes échurent à nouveau en partage à Satan.

Les Etats-Unis sont une terre de conquête, de viol et de violence. Et les prédicateurs, dans le froissement des tiges de maïs, entendent comme Elisée la bouche de Dieu leur donner des ordres précis sur la réglementation du whisky ou sa prohibition, de même qu'en république puritaine genevoise Calvin réglementait la longueur des vêtements féminins. Terre de violence et terre protestante, donc terre de l'Ancien Testament, de prédications, de prophéties, de promesses, de menaces. Terre de peurs, de phobies, de tremblement. Terre donc éminemment propre à la littérature.

Faulkner cependant est un romancier et non pas un évangéliste ou un prédicateur. Je veux dire par là qu'il est tout simplement du côté du Mal, au sens où le définissait un Georges Bataille. Il représente, face à l'extraordinaire simplicité mentale du Nouveau Continent, ce qu'il y a de plus archaïque dans la civilisation occidentale, depuis Héraclite l'obscur et le pleureur, jusqu'au

rêve d'engloutissement final et fluvial de *Finnegan's Wake*, qui est comme le chant du cygne ou le crépuscule des dieux poétiques de l'Occident, et cette dislocation syntaxique, qui est comme un retour balbutiant et mélodieux aux Mères et à la Mer. Les éléments ont finalement la haute main sur l'humain et raison de sa rationalité.

Descente aux enfers

L'axe du feu autour duquel tourne l'ensemble de l'œuvre faulknerienne est la violence. La violence sous toutes ses formes : viol, contrainte, massacre, alcool et meurtre. Inceste, terreur, fascination. Chaleur du Sud mélancolique et vaincu.

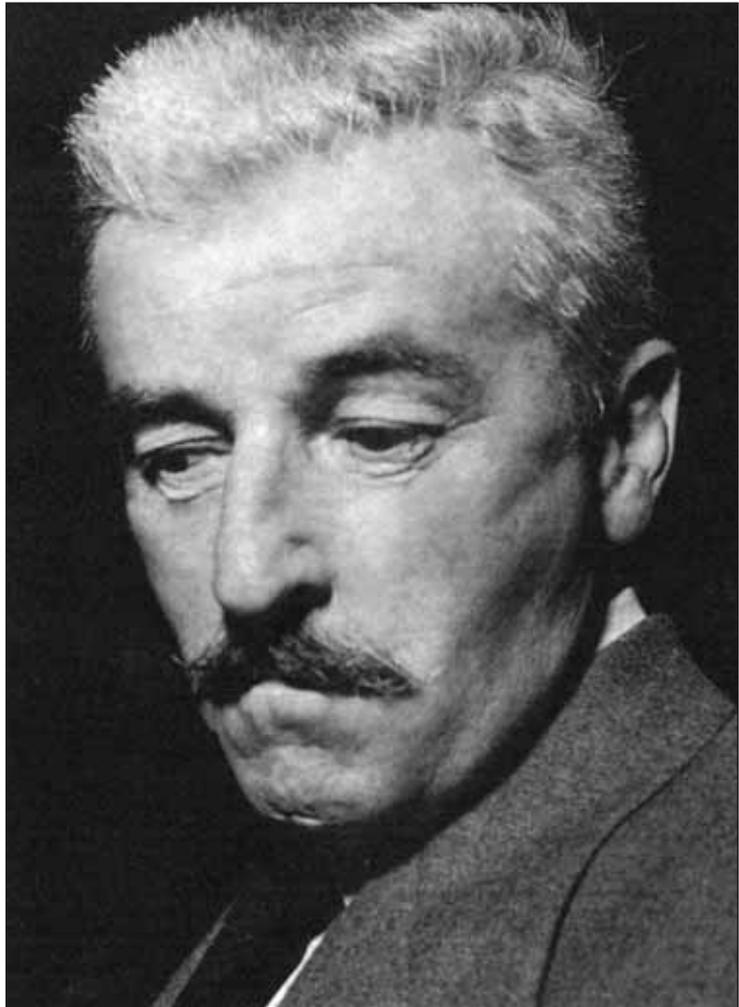
Le mystère de la violence, c'est l'impuissance, et c'est, comme dans *Sanctuaire*, le maïs. En effet, on peut dire que dans l'espace mental de l'agriculture, deux civilisations antagonistes se disputent et se partagent la tragédie de la fixation. Celle du blé et celle du maïs. Le maïs, c'est l'Amérique originelle, la hantise de la pourriture, de la mort éternelle. Ce sont les figures convulsionnaires, c'est le soleil de la mort, tout comme le blé représente le soleil de la vie. Par le blé, on communie sous les espèces de la vie, par le maïs, on communie sous les espèces de la mort.

Le génie de la mauvaise conscience, de la honte, de la nostalgie et finalement de l'impuissance recouvre l'œuvre de Faul-

kner, comme la vase tapisse l'estuaire d'un fleuve. Vous qui entrez dans ces livres, dites adieu au soleil et au sourire de la vie. Tout ici y est rêve d'alcoolique assassin et dément. Mais c'est aussi cela, la littérature : une descente aux enfers. Et comme chacun devrait le savoir, l'enfer n'a pas de portes de secours.

Loin d'être un dérivatif, la littérature est une loupe grossissante qui nous permet de mieux voir nos vices et le mal irrémédiable dont nous sommes affligés. Comme on sait mal ce qu'on a dans le cœur, la littérature, et notamment celle de Faulkner, nous montre que le cœur humain est la fournaise où brûlent les damnés. Elle nous enseigne la vérité sur notre compte, et cette connaissance ne s'obtient que par la souffrance, et de ce mal et de cette souffrance nous ne pourrons jamais nous laver. L'envieux restera l'envieux, le jaloux, le jaloux, le concupiscent, le concupiscent.

Et ces passions brûlent et baignent, si j'ose dire, à la fois dans le climat émollient du Sud, avec ses fins de saison chargées de lourde humidité, quand le vent du sud amollit et détend les nerfs comme les cordes d'un instrument. Alors la folie vient s'installer dans l'intelligence et la gouverner avec une épouvantable logique, l'hystérie usurpant la place de la volonté, comme Lucifer celle du Très-Haut, et l'homme est désaccordé au point d'exprimer la douleur par le rire. La volupté surnaturelle que l'homme éprouve à voir couler le sang, les



William Faulkner.

gestes soudain violents et inutiles, les grands cris dans la nuit sans que l'esprit ait pu commander au gosier.

William Faulkner aime à agiter ces figures sur des fonds violâtres et verdâtres, où se révèlent la phosphorescence de la pourriture et la senteur de l'orage. La nature dite inanimée participe de la nature de ces vivants déments et comme eux frissonne d'un frissonnement galvanique. Et les femmes, toutes alcooliques et névrosées, parlent comme des pythies avec des voix qui ressemblent à la mélancolie inguérissable

d'une musique entendue autrefois. Elles égrènent au seuil des maisons à colonnes les souvenirs de la guerre de Sécession, vivant dans la nostalgie de ce qui n'est plus. C'est la démence que leur sang charrie.

La victoire de la haine

C'est pendant la crise économique de 1929, durant la grande dépression économique, que les Etats-Unis, jusque-là fiers de leur progrès protestant et positiviste, qui rendait déjà fou furieux Edgar Poe, ont brusquement vu remonter sur eux le génie morbide, le génie du mal du Sud, et ont pris peur.

Le Nord industriel, industrieux et financier avait vaincu par les armes un peuple de rêveurs désœuvrés qui laissaient à des esclaves le soin de récolter le coton. Or le Sud s'empara du langage et se mit à parler sa défaite et à dire dans l'obscurité la vérité nue et noire de ses passions. Le bon professeur qu'était le Nord avait mis le Sud au coin. Il lui avait donc permis de cultiver son rêve en remâchant sa rancœur, et le Sud, après avoir été terre de douceur de vivre et de crinolines, devint terre de littérature et s'imposa dans une sécession souterraine, qu'est celle de la Bible, de la tragédie grecque et de Shakespeare.

Que peut la littérature ? Rien en termes de progrès et d'arrangements, autrement dit, elle est lettre morte pour la consolidation du lien social et la prospérité des familles, mais tout pour montrer la violence des contradictions. La littérature est irrémédiablement non-hygiénique.

Bruit et fureur, conte d'idiot, gémissement d'être né, haine et peur originelles, haine et peur plus anciennes que l'amour, la nuit plus ancienne que le jour, l'enfer plus éternel que le ciel, toute joie s'éteignant dans la souffrance, voilà ce qu'on trouve chez Faulkner, mais aussi dans Dostoïevski, dans Melville et dans Poe, ses frères nordistes.

Lumière d'août, Tandis que j'agonise, Absalon ! Absalon ! ne se comprennent qu'à travers les psaumes. Elégie pour un monde mort, toujours plus au nord, au nord de la mort, du déluge et des pétrifications. Monde de l'Ancien Testament, et plus ancien encore, où, dans l'obscurité morte, l'air mort se moule à la terre morte. La parole balbutiante a juste le temps de s'intercaler entre la tenaille d'un accouplement incessant et incestueux, celui du soleil-étalon et de la terre-jument.

Faulkner, sec et précis d'apparence, savait qu'il avait un frère jumeau sombre. S'il n'avait pas existé, quelqu'un l'aurait écrit. «Le champ de bataille, écrit-il, ne fait que montrer à l'homme sa folie et son désespoir, et la victoire n'est jamais que l'illusion des sots et des philosophes gourmands de sucreries intellectuelles.»

Le monde de la tragédie et des passions (donc le monde de la littérature) n'est pas celui de l'Evangile, de la lumière, du ciel et de la seconde naissance dans l'Esprit. Nous sommes ici dans le ventre terrifiant de la terre et des mères, là où la mémoire n'existe pas, où le cerveau ne reproduit que ce que les muscles cherchent en tâtonnant, et ce qui en résulte ne mérite que le nom de rêve.

Le temps ici est semblable au serpent originel qui entre et sort de lui-même, ne s'écoule pas, est sans cesse en avance de son retard ou en retard de son avance et où l'espace se réduit aux contractions d'une vulve de femme.

Ecoutez, dans *Sanctuaire*, Temple qui joue dans son lit avec son sang entre les jambes. «Le temps avait rejoint le geste mort de l'aiguille derrière le verre de l'horloge. Le Christ n'a pas été crucifié, il a été rongé par le tic-tac d'une horloge.» Il n'est pas arrivé jusqu'au Mississipi. Il n'est pas encore né.

Car il y a dans l'œuvre de Faulkner une sorte de phobie de l'amour, un mépris métaphysique de l'événement, qui se double

d'une indifférence également métaphysique à l'égard de la psychologie. Les larmes et le rire, la peur, l'absurde priment sur le sens. Conte d'idiot raconté par un homme ivre d'alcool de maïs.

A l'école du puritanisme

Car le formidable puritanisme de cette tradition américano-luciférienne, incarnée par des écrivains comme Thoreau, Melville, Henry James, Walt Whitman, Mary Flannery O'Connor (malgré son catholicisme implacablement thomiste), est la meilleure école de cette haine toujours latente dans les ouvrages de Faulkner.

Cette haine de l'amour a suscité des scènes scandaleuses dans deux de ses romans les plus célèbres, le viol sadique de *Sanctuaire* et la castration de *Lumière d'août*, scandales d'ailleurs mystérieusement dérobés par un art d'une pudeur âpre et farouche.

Cette haine de l'amour est une haine de la chair, donc de l'Incarnation, conçue comme une servitude que subiraient les personnages de Faulkner et dont il est, à titre de puritain, lui-même obsédé. De là la place tenue dans son œuvre par les simples en esprit, les primitifs, les fous, les nègres.

D'où également un sentiment d'intemporalité. Le temps, chez Faulkner, est un temps saccadé qui remplit de sa densité les pauses de l'événement, tandis que les personnages sont implacablement broyés par les roues de la destinée.

On a comparé Faulkner à Dostoïevski. Ce rapprochement n'est pas insensé, mais le monde de

Faulkner est surtout physique et charnel et n'a pas grand chose à voir avec les homicides raisonneurs et métaphysiques du Russe. Rivières d'eau boueuses, fermes en putréfaction, guerrières équestres paresseuses et cruelles, ses livres nous touchent physiquement comme le feraient des éléments, le fond des océans où l'on se noierait sans fin, la chute vertigineuse du haut d'un pic et qui serait sans fin.

G. J.

William Faulkner, *Ceuvre complète, tome I*, La Pléiade, Gallimard, Paris 2002, 1610 p.

**Fonds de solidarité
pour la mère et l'enfant SOFO**

*une aide concrète
et efficace*



Aidez-nous à
... offrir une aide financière aux mères qui connaissent des difficultés dues à une grossesse, une naissance ou à la garde de petits enfants.
CCP 20-3557-5

 **SKF**
SKF-Ligue suisse de femmes catholiques
SOFO-Fonds de solidarité pour la mère et l'enfant
Secrétariat romand
Rue Vieux-Châtel 2, 2000 Neuchâtel
Tél. 032 725 64 48, www.frauenbund.ch